

Johan Theorin

L'écho des morts

ROMAN

*Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne*

Albin Michel

« Les morts se rassemblent chaque hiver pour fêter Noël. Une année, ils furent dérangés par une commère restée vieille fille. Son horloge s'étant arrêtée, elle s'était levée trop tôt et s'était rendue à l'église en pleine nuit de Noël. On y entendait un brouhaha, comme un jour d'affluence à l'office. Soudain, la commère reconnut le fiancé qu'elle avait eu dans sa jeunesse. Il s'était noyé jadis, et voilà qu'il était assis sur un banc d'église, avec tous les autres. »

Légendes populaires suédoises du XIX^e siècle

C'est ici que commence mon livre, Katrine, l'année de la construction d'Åludden. Pour moi, ce n'est pas seulement un endroit où j'ai vécu avec ma mère, c'est là que je suis devenue adulte.

Le pêcheur d'anguilles Ragnar Davidsson m'a un jour raconté qu'une grande partie des bâtiments avait été construite avec l'épave d'un bateau allemand transportant une cargaison de bois. Je le crois. Tout au fond du grenier à foin, dans la grange, on lit gravé sur une planche : À LA MÉMOIRE DE CHRISTIAN LUDWIG.

J'ai entendu les morts chuchoter dans les murs. Ils ont tant à raconter.

Mains jointes, Valter Brommesson prie. Dans une petite maison de pierre, à Åludden, il prie Dieu que le vent et les vagues qui déferlent cette nuit-là n'emportent pas ses deux phares.

Il en a vu d'autres, mais jamais tempête aussi violente. Un mur blanc de neige et de glace arrivé du nord-est qui a stoppé le chantier.

Les tours, Seigneur, laisse-nous les achever...

Brommesson est bâtisseur de phares, mais c'est la première fois qu'il construit ce modèle à lentille sur la Baltique. Arrivé sur Öland en mars de l'année précédente, il s'est aussitôt mis au travail : engager les hommes, commander de l'argile et du calcaire, louer des chevaux de trait.

Un printemps frais, un été chaud, un automne ensoleillé : il faisait bon vivre sur la côte. Le chantier avançait bien, les deux phares s'élevaient doucement vers le ciel.

Puis le soleil a disparu, l'hiver s'est installé et, quand la température a commencé à baisser, les gens se sont mis à en parler. Et elle a fini par arriver, la tourmente. Un soir, tard, elle s'est jetée sur la côte, comme une bête sauvage.

À l'approche de l'aube, le vent mollit enfin.

Alors, soudain, des cris arrivent de la mer. Ils sortent des ténèbres, devant Åludden – longs, déchirants, des appels au secours dans une langue étrangère.

Ils réveillent Brommesson. À son tour, il va tirer du lit les ouvriers épuisés.

« Un bateau échoué, dit-il. Il faut y aller. »

Les hommes, à moitié endormis, traînent des pieds, mais il arrive à les pousser dehors, dans la neige.

Ils se hâtent vers le rivage, arc-boutés contre le vent glacé. Brommesson tourne la tête et constate que les deux tours de pierre à moitié achevées sont toujours debout au bord de l'eau.

De l'autre côté, vers l'ouest, il ne voit rien. Le paysage plat de l'île s'est transformé en désert de neige ondoyant à perte de vue.

Les ouvriers se déploient sur la grève et scrutent la mer.

Impossible de rien voir dans l'ombre grise, du côté du banc de sable, mais on entend toujours, mêlés au ressac, de faibles cris – et les craquements cinglants des clous qui cèdent et du bois qui se brise.

Un gros bateau s'est échoué sur le sable et il est en train de couler.

Écouter depuis la grève le fracas du naufrage et les cris de l'équipage, c'est finalement tout ce que les ouvriers peuvent faire. Trois fois, ils tentent de mettre une embarcation à la mer, mais en vain. La vue est trop mauvaise, les vagues trop violentes et la mer en outre encombrée de lourdes poutres.

Le bateau échoué devait transporter sur son pont une énorme cargaison de bois. Quand la coque a commencé à sombrer, les vagues ont tout emporté par-dessus bord. Des poutres longues comme des béliers sont poussées en masse vers la côte. Elles s'accumulent déjà dans les criques tout autour du cap, s'entrechoquent, s'abîment.

Lorsque le soleil se lève dans la brume grise, on trouve le premier corps. C'est un jeune homme qui flotte parmi les vagues à une dizaine de mètres du rivage, bras tendus, comme s'il avait jusqu'au bout tenté d'agripper une des poutres.

Deux des ouvriers descendent dans l'eau peu profonde, saisissent fermement le mort par le drap grossier de sa chemise et le tirent sur le fond sablonneux jusqu'à terre.

Une fois sur la grève, les deux hommes l'attrapent chacun par un de ses poignets glacés et le hissent d'un coup sec. Le corps sort de l'eau, mais il est grand, large d'épaules, lourd à porter. Il faut le traîner sur le rivage enneigé, lesté par ses vêtements trempés.

Les ouvriers s'assemblent en silence autour du corps, sans le toucher.

Brommesson finit par se baisser et le retourne sur le dos.

Le marin noyé a une épaisse tignasse noire, une large bouche à demi ouverte, comme s'il avait renoncé au milieu d'une respiration. Ses yeux regardent fixement le ciel gris.

Le maître d'œuvre lui donne une vingtaine d'années. Célibataire, espérons-le, mais peut-être déjà père de famille. Mort sur une côte étrangère. Sans doute ne savait-il même pas le nom de l'île sur laquelle son bateau est venu s'échouer.

« On appellera le pasteur tout à l'heure », dit Brommesson en lui fermant les yeux pour ne plus croiser ce regard vide.

Trois heures plus tard, les corps de cinq marins se sont échoués tout autour du cap d'Åludden. Une planche brisée rejetée sur le rivage porte le nom du bateau : CHRISTIAN LUDWIG – HAMBURG.

Et du bois, quantité de bois.

Cette épave tombe du ciel. Elle appartient désormais à la couronne suédoise, la même qui finance les phares d'Åludden. Le chan-

tier dispose tout à coup d'un stock de solide sapin qui doit bien valoir plusieurs centaines de rixdales.

« Tout le monde s'y mettra pour remonter ce bois, dit Brommesson. On l'empilera hors de portée des vagues. »

Il hoche la tête en balayant du regard le talus couvert de neige qui descend vers le rivage. On manque cruellement de bois sur l'île. À la place de la petite maison en pierre prévue à Åludden pour les gardiens des phares et leurs familles, avec tout ce bois il peut désormais voir beaucoup plus grand.

Brommesson a une vision : une vaste demeure, avec de nombreuses pièces. Un foyer sûr pour ceux qui devront s'occuper de ces phares plantés ici, au bout du monde.

Mais une maison bâtie avec le bois d'une épave risquerait de porter malheur. Il faudrait prévoir un monument, peut-être même une chapelle. Une pièce où se souvenir des morts d'Åludden, pour les pauvres âmes qui n'ont pas trouvé le repos en terre consacrée.

Brommesson continue à penser à ce projet de grande maison. Plus tard, le jour même, il commence à en mesurer les fondations, à grandes enjambées.

Mais quand la tempête s'estompe et que les ouvriers transis commencent à hisser les poutres hors de l'eau pour les empiler sur l'herbe, beaucoup d'entre eux entendent encore l'écho des cris des noyés.

Je suis certaine que les ouvriers n'ont jamais oublié les cris d'agonie des marins. Et je suis tout aussi certaine que les plus superstitieux d'entre eux n'ont pas vu d'un bon œil le projet de Brommesson de construire une vaste demeure avec le bois d'une épave.

Une demeure bâtie avec le bois auquel des marins mourants se sont désespérément agrippés avant que la mer ne les emporte – ma mère et moi n'aurions-nous pas mieux fait de ne pas nous y installer à la fin des années cinquante ? Et toi, fallait-il vraiment que tu viennes y vivre avec ta famille, trente ans plus tard, Katrine ?

Mirja RAMBE

CHANGEZ DE VIE – PARTEZ HABITER À LA CAMPAGNE

Domaine d'Åludden, nord-est d'Öland

Magnifique demeure de gardien de phare, milieu du XIX^e siècle. Situation isolée dans site préservé avec vue imprenable sur la Baltique, plage à moins de 300 mètres. Votre voisin le plus proche : le ciel.

Vaste terrain en pente douce au-dessus de la plage avec pelouses – idéal pour jeux d'enfants – entouré au nord par des bosquets de feuillus, à l'ouest par une réserve d'oiseaux (tourbière d'Offermosen) et par des prairies côtières et des champs au sud.

Beau corps de logis sur deux étages (pas de sous-sol), 280 m², à rénover et moderniser. Ossature, charpente et façade en bois. Toit en tuiles. Véranda vitrée plein est. Cinq poêles de faïence en état de marche. Parquet de sapin dans toutes les pièces. Adduction d'eau communale, fosse septique.

Buanderie en pierre calcaire sur un étage, 80 m², avec eau et électricité, parfait pour location après quelques travaux de rénovation.

Communs (grange en pierre calcaire et bois), 450 m², plus rudimentaires, assez mauvais état.

VENDU